

Athéisme et spiritualité

Jean-Marie Marchal

Récemment, un certain nombre de publications et d'articles de presse ont témoigné de la vivacité grandissante de l'athéisme. La présente notice a pour but d'éclairer quelque peu un sujet où le souci de la polémique l'emporte fréquemment sur l'objectivité pure et simple. En effet, on assiste le plus souvent à un affrontement entre héritiers des Lumières et catholiques, principalement à propos du problème du mal. Comment, disent les premiers, un dieu bon peut-il avoir créé un monde si visiblement mauvais ? A quoi, l'autre côté réplique en brandissant la théodicée, théorie bien rodée qui préserve la perfection de la divinité, en imputant les fautes à un mauvais emploi que l'homme fait de son libre-arbitre. Toute notre culture est imprégnée par la notion de faute que les religions dites du Livre ont imposée. Or, il y a des cultures où le problème n'existe pas, du moins pas sous cette forme. Ainsi, le bouddhisme reconnaît que le bien ou le mal commis dans des vies antérieures détermine les vies futures, mais c'est suivant une mécanique implacable dans laquelle l'homme n'est pas considéré comme fondamentalement et a priori mauvais, et pour laquelle il n'y a pas d'arbitre suprême qui sauve ou qui condamne.

Il faut donc partir d'un bon pied et généraliser le sujet en montrant l'ineptie conceptuelle d'une divinité. Par la même occasion, on ne se sentira plus obligé de parler d'athéisme¹ pour décrire une conception qui découle tout naturellement d'un raisonnement rigoureux, et qui pourra plus justement porter le titre d'humanisme, voire même de néo-humanisme si on veut éviter la confusion avec un terme chargé de significations historiques et culturelles.

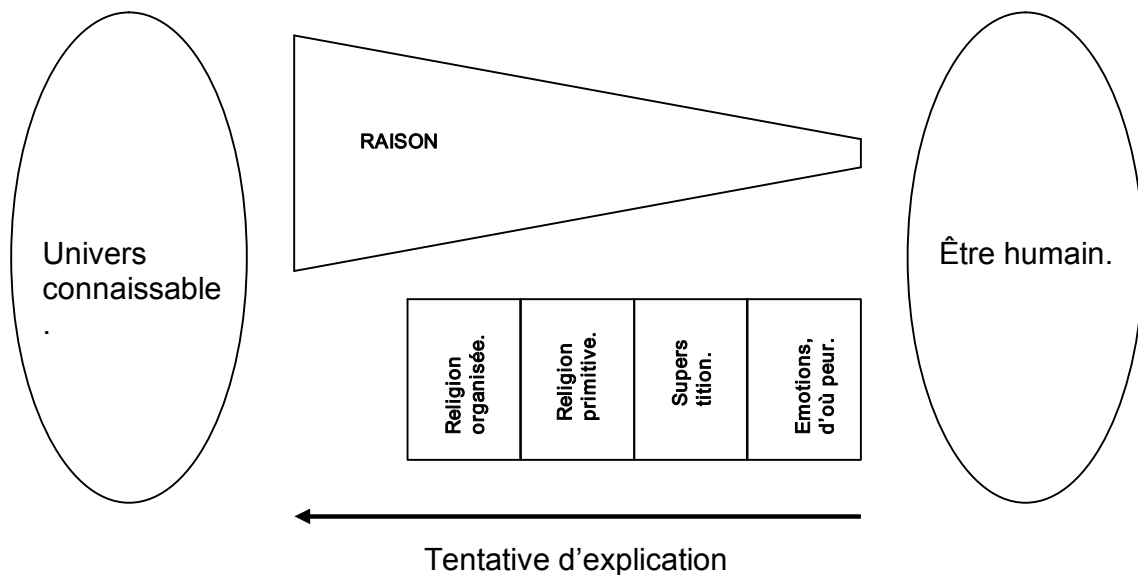
Pourquoi l'être humain croit-il en une force qui le dépasse ? Il faut chercher la réponse dans la répartition en deux dimensions de l'esprit humain, à savoir l'émotionnel et le rationnel. L'homme se distingue du reste des animaux par la faculté de penser². Mais il est aussi une machine à émotions. Dans ses réactions aux stimuli de son environnement, ses émotions sont mêmes présentes avant la pensée qui les canalise et les analyse. Cependant, l'homme n'est pas entièrement maître de la situation. Il peut laisser ses émotions l'envahir en leur permettant, par une cohabitation suffisamment longue avec la pensée, de revêtir les habits de celle-ci. Ainsi, l'angoisse de la mort a été, partout dans le monde, instituée en peur. L'angoisse est une sensation qui prend à la gorge dans une situation d'où la réflexion est absente. Par contre, la peur est le produit d'un raisonnement qui prend en compte des éléments culturels issus des expériences de l'angoisse dont les hommes ont été témoins de génération en génération. Le même processus a présidé au développement des réactions de l'être humain face aux éléments naturels déchaînés.

Comme on le voit dans le diagramme ci-dessous, le premier niveau qui a suivi les premières peurs est celui de la superstition, qui tente, tant bien que mal, de mettre un peu d'ordre dans le chaos. Ensuite, une religion primitive s'est bâtie sur un culte des ancêtres et une volonté de pacifier les esprits qui parcourent le monde : on la retrouve encore de nos jours dans les cultures qui pratiquent le chamanisme. Enfin, dans certaines régions du globe, le système a évolué vers une religion organisée, telle que nous la connaissons, avec un panthéon, des rites, des théories sur la survie après la mort³.

¹ Avec son a- privatif qui donne l'impression qu'on est amputé de quelque chose.

² Ce n'est pas le lieu d'un débat sur la nature de la pensée. Je prends celle-ci comme un acquis vérifiable existentiellement.

³ Il serait tentant – mais cela demanderait des recherches spécialisées- d'établir un parallèle entre le développement des religions organisées et la fondation des grands groupes humains qui ont fini par donner des cités et des états.



Dans la tentative d'expliquer l'univers, les blocs représentant la construction de la religion restent constants : ils n'augmentent ni ne régressent. C'est d'ailleurs très illustratif de la tendance qu'ont tous les mouvements religieux à figer leurs croyances sous forme de dogmes qui ne sont, par définition, jamais remis en question.

Et la raison dans tout cela ? Elle a toujours été présente, mais d'abord comme une petite flamme, parce qu'elle avait à sa disposition trop peu d'expériences de l'univers pour se fonder, dès le départ, en véritable processus cognitif. A la différence des religions, la raison, même si elle ne s'est pas toujours remise en question, en a du moins le potentiel et l'a utilisé pour grandir jusqu'à nos jours. Donc, historiquement, la vraie réflexion est venue bien après l'institution de la peur, ce qui a permis à la religion de s'ancrer très fort dans les cultures qu'elle a touchées. Sa pérennité est assurée par un endoctrinement qui débute dès le plus jeune âge, où la croyance se substitue aisément à l'ignorance.

A mesure des progrès intellectuels, l'univers est devenu moins mystérieux, mais pour se protéger, la religion a fini par emprunter ses vêtements à la raison pour se déguiser en un système qui semble rationnel. Comment se manifeste ce pseudo rationalisme ? L'être humain ne se contente pas de savoir *comment* mais veut à tout prix savoir *pourquoi* l'univers est tel qu'il est. Or, si la science – on y reviendra plus loin – se débrouille très bien pour expliquer comment les phénomènes se déroulent, elle ne peut rien pour expliquer pourquoi il y a des phénomènes. En fait, la question « Pourquoi ? » est la dernière dans la longue chaîne des questions « Comment ? » qui remontent de proche en proche dans l'explication des causes et des effets, en les quantifiant par la mesure. Au bout de la chaîne, la science reconnaîtra qu'elle ignore s'il y a encore quelque chose de connaissable, mais la religion fera le pas en déclarant qu'il y a un ou des dieux qui sont au delà de la science, tout en récupérant au passage les acquis de celle-ci⁴.

Il est temps maintenant d'appeler à la barre ceux que j'appelle les « frères malfaisants ». L'aîné est l'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme est son cadet. Je les appelle ainsi parce que je considère qu'ils sont les principaux obstacles à une connaissance lucide du monde. Estimant qu'il est le seul à avoir atteint un niveau supérieur, l'être humain se croit le centre de l'univers. Tout existe en fonction de lui, puisqu'il est un aboutissement. Et pourquoi est-ce ainsi ? L'homme ne le comprend pas et l'attribue à un plan concerté⁵, de préférence divin, parce qu'il est hors de mesure avec les capacités humaines. Quand on professe l'idée que la science ne peut pas tout, mais qu'il y a quand même une explication à tout, on a le terreau adéquat où il n'y a plus qu'à semer la croyance pour récolter la religion. De plus, cette croyance en l'être humain en tant qu'aboutissement de la nature, donne à celui-ci toute autorité pour réclamer un statut spécial dans la mort. Celle-ci devient le seuil d'une autre vie où, suivant les cultures, on ne trouve que des avantages (conception chrétienne et musulmane), que des inconvénients (conception gréco-romaine) ou un mélange des deux (bouddhisme). Dans

⁴ Ceci est vrai surtout pour la religion chrétienne, qui a vécu un certain temps au contact du rationalisme. Pour d'autres religions, l'aspect cognitif n'est pas ou peu présent. Ainsi, l'hindouisme, bien qu'il admette une création cyclique du monde, met surtout l'accent sur l'aspect moral de l'existence. Bien que l'éveil soit le produit d'une gnose obtenue par la méditation, le bouddhisme n'accorde aucune importance à la compréhension des mécanismes de l'univers. Je ne connais pas suffisamment le judaïsme et l'islam pour me prononcer.

⁵ Ce que les anglo-saxons appellent « intelligent design ».

beaucoup de cas, cette autre vie est éternelle, ce qui est censé apaiser la peur de la mort. Ceci n'est qu'une réussite partielle, car la plupart des hommes ont une peur viscérale de la mort, et les plus belles théologies n'y peuvent rien.

Il n'y a plus qu'à donner une forme aux divinités, et, ô hasard étrange, elles nous ressemblent beaucoup. C'est que l'anthropomorphisme ne prend soin que de la forme. Si l'on veut que la foi reste un peu crédible, il faut doter les dieux de qualités surhumaines. C'est ainsi qu'on en arrive à définir des absolus qui ne reflètent que nos plus vieux rêves. Omnipotence, vérité, bonté, omniscience, autant d'idéaux que nous caressons en nous sachant incapables de les atteindre.

Faut-il donc arriver à cette affirmation que j'ai lue récemment dans la presse chrétienne : « Je crois parce que je ne comprends pas » ? Que répondre à tout cela ? Que peut-on y substituer ? Il faudra d'abord faire œuvre de modestie. L'homme est un animal parmi les autres, et s'il a si bien résisté jusqu'à présent, ce n'est pas grâce à ses performances physiques, qui sont plutôt pauvres, mais bien par son cerveau plus évolué et sa capacité de communiquer, donc de partager la connaissance. L'être humain se considère comme un aboutissement parce qu'il a la volonté de classer le monde qui l'entoure, en définissant lui-même les critères de la classification, mais aussi et surtout, en procédant *a posteriori* à la rédaction d'une histoire de l'évolution. Il y a d'abord eu les unicellulaires, puis successivement les poissons, les amphibiens, les reptiles, les oiseaux et puis enfin les mammifères, parmi lesquels l'homme est roi. Ce qu'il prend pour une nécessité naturelle, il l'attribue à un plan, parce que tout cela est trop beau, trop ordonné pour être le fruit du hasard. Or, la théorie de l'évolution montre clairement qu'à côté des espèces qui ont réussi à durer, il y a eu des millions de mutations qui n'ont abouti à rien, le tout en vertu d'un même hasard. L'homme aurait très bien pu ne pas exister. Le bel ordre de la nature n'est donc que le reflet de notre volonté d'ordonner.

Quant au sort de l'homme dans l'au-delà, je citerai le petit exemple suivant. Si nous écrasons un moustique importun, nous sommes parfaitement certains d'en être débarrassés pour toujours. Lorsque nous mangeons une pièce de bœuf, il n'est pas question d'imaginer pour cet animal une quelconque vie après la mort. Les choses changent déjà pour le petit chat qu'on aimait beaucoup : on se plaît à penser qu'on le retrouvera un jour. Viennent ensuite nos proches et puis, et par-dessus tout, nous-mêmes. Là, il n'est plus question de disparaître à jamais. Au contraire, une nouvelle vie nous est promise, de préférence vidée des peines et des soucis dont la vie terrestre est remplie. Cette hiérarchie dans la mort, fondée sur l'affectivité, montre bien à quel point toutes ces constructions ne tiennent pas debout. Si nous durons quelque temps après notre mort, c'est dans la mémoire des autres, en fonction de notre apport dans les relations que nous avons eues avec eux. Pour ceux qui ont marqué la vie de leurs contemporains au delà de leur famille et amis, il y a aussi les honneurs de l'Histoire. Mais ce n'est pas une garantie absolue, car, là aussi, la Roche Tarpéienne est proche du Capitole.

Que faire alors ? Pleurer de désespoir et se suicider ? On peut trouver cette solution chez certains penseurs, mais elle n'entre guère dans l'esprit de la majorité des gens. Parier, avec Pascal, que Dieu existe, en se disant que si c'est vrai, on a tout gagné, alors qu'on n'a rien perdu si c'est faux ? La démarche me paraît incorrecte, parce qu'une fois mort, s'il n'y a ni dieu ni âme immortelle, il n'est plus possible de se rendre compte du résultat. Ce serait donc vivre d'illusions. Et s'en remettre à un destin aveugle ? Cela ne ferait que camoufler la divinité sous un autre nom⁶, mais sans engager notre responsabilité personnelle. Or, c'est bien de cela qu'il s'agit : vivre dans un monde dominé par le hasard où l'on est responsable de ses idées et de ses actes, qui visent à en infléchir le cours. Tout utopique que cela puisse encore paraître, j'imagine volontiers un monde où nos émotions seraient une source de solidarité, car nous n'avons que nous pour nous occuper de nous, et notre pensée serait guidée par la raison, non pas une raison qui se voudrait omnipotente, mais une raison lucide qui est consciente de ses limites.

En effet, il ne faut pas donner tête baissée dans un scientisme forcené. La raison et la science, qui est son champ d'application, ne sont pas la connaissance, mais bien une méthode d'acquisition de celle-ci. Et cette méthode est entachée d'une imperfection hélas commune à toutes les démarches de l'esprit, je veux dire l'incapacité de définir un commencement absolu à partir duquel tout découlerait logiquement. Les mathématiciens s'y sont cassé les dents : il y a toujours, au départ de toute théorie, un postulat, c'est-à-dire un principe qui est tenu pour vrai sans être démontré⁷. Les physiciens ne sont pas mieux lotis : la masse et l'énergie n'ont pas de définition absolue : on les caractérise en mesurant les variations dans les phénomènes où elles

⁶ Ou un dieu oisif (un *deus otiosus* comme l'appelle Mircea Eliade). Citons ici Voltaire et son « Poème sur le désastre de Lisbonne, ou examen de cet axiome : Tout est bien. »

Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race,
Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent.

Notre brave ami Voltaire n'a pas voulu trancher et s'est réfugié dans le théisme.

⁷ Le logicien Kurt Gödel leur a asséné son théorème d'incomplétude.

entrent en scène. Et là encore, il faut faire face à l'inéluctable erreur de mesure qui, certes, a forcé la terminologie à créer des préfixes qui rendent compte de sa petitesse poussée toujours plus loin⁸, mais sans pour autant en venir à bout. Une piste d'orientation serait une science qui accepte de se limiter à la recherche toujours plus poussée du « comment ? », sans se fourvoyer dans les supputations sur le « pourquoi ? ». Il n'y a pas de honte à assumer son ignorance, et on est bien loin maintenant de ce XIX^{ème} siècle où l'on croyait béatement que le monde allait bientôt livrer tous ses secrets⁹. Cette erreur d'appréciation a été le cheval de bataille des croyants pour opposer la spiritualité de la foi au matérialisme de la science. Aujourd'hui, l'acquis de la science résulte d'une méthode éprouvée, celle de Claude Bernard, qui n'a pas pris une ride. Elle force à la rigueur, elle connaît correctement ce qu'elle sait et continue de chercher ce qu'elle ne sait pas, sans savoir forcément si elle pourra un jour tout connaître¹⁰.

Nous arrivons ainsi à cette notion de spiritualité. Je veux montrer ici qu'elle n'est pas une chasse gardée des religions, mais bien une attitude de la pensée humaine. La subdivision de l'être en une partie matérielle et une partie spirituelle est le signe caractéristique de toutes les religions. D'où cette prétention à l'exclusivité : ce qui n'est pas religieux ne peut prétendre à la spiritualité. C'est confisquer un peu vite celle-ci. Les grandes religions se sont données une construction qui, comme je l'ai dit plus haut, a emprunté son aspect à la raison pour avoir l'air intellectuellement correct. Or, l'air ne fait pas la chanson. Définir l'esprit comme une sorte d'étincelle divine reste une croyance. Quand un chrétien croit que son âme immortelle ira un jour rejoindre Dieu, on dit que cela ressortit à la spiritualité. Qu'un bouddhiste veuille atteindre l'éveil et accéder ainsi à la connaissance de la vraie réalité du monde, c'est aussi de la spiritualité, qui n'a rien à voir avec celle du chrétien, puisqu'il nie le Soi. Qu'un Papou pratique des rites destinés à protéger sa petite récolte contre les démons, voilà encore de la spiritualité, mais le chrétien et le bouddhiste y trouveront sans doute à redire¹¹.

Finalement, la caractéristique majeure de la spiritualité n'est rien d'autre que le recours à une vision symbolique de l'être humain et de son existence. Un athée, préoccupé de connaissance objective, et conscient que son existence est dominée par un hasard qu'il veut orienter, pratique autant la spiritualité que n'importe quel croyant. La différence est qu'il ne croit pas, parce que cette démarche intellectuelle n'est pas rigoureuse. Le croyant prend pour une certitude ce qui n'est même pas une hypothèse, puisqu'il y manque cruellement les résultats d'une observation répétable.

Enfin, si l'homme a besoin d'un absolu à son niveau, n'a-t-il pas inventé l'art, ce merveilleux acte gratuit qui se justifie par lui-même ? C'est un pur jaillissement de l'esprit qui se suffit à lui-même, et qui est riche en symboles. Mais ceci serait un autre développement.

Novembre 2006

⁸ Je pense qu'on en est à femto-, c'est-à-dire 10⁻¹².

⁹ Je ne sais si l'anecdote est authentique, mais on dit qu'au lendemain de la publication par Mendeleev de sa table périodique des éléments, Marcelin Berthelot, le grand nom de la chimie française à l'époque, se serait écrié « Tout est découvert, il n'y a plus rien à chercher ».

¹⁰ En théorie, dans un univers fini, le nombre d'éléments susceptibles d'être connus est lui aussi fini. C'est à voir.

¹¹ Il est ironique de constater que, dans beaucoup de librairies, le rayon « religion » est occupé par le christianisme, le judaïsme et l'Islam, alors que l'hindouisme et le bouddhisme se retrouvent au rayon « spiritualités, ésotérisme » où ils côtoient les élucubrations qu'on y range habituellement. La confusion est totale.